

# VISAGE PERDU

Marc Ciale



Marc Ciale

Visage perdu

© Marc Ciale, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5486-7

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*NEW YORK*

Je n'arrive toujours pas à le croire et pourtant, je suis persuadé de ne pas être atteint de démence.

Je me suis enfoncé dans cette spirale infernale, à l'instant précis où mes yeux ont daigné s'ouvrir ce matin.

Ils sont instinctivement tombés sur les quatre chiffres « 8 », qui clignotaient en cadence sur l'écran du réveil.

Mon premier réflexe fut de regarder ma montre pour trouver une information plus cohérente.

Après une laborieuse analyse du positionnement des aiguilles sur le cadran, j'ai ressenti cette détestable sensation où l'on souhaite ardemment que l'heure affichée soit erronée.

Le stade suivant, était cette réalité de l'arrivée tardive au travail qui a surgi comme une grosse claque en plein visage, le seul jour où cela ne devait impérativement pas se produire

Ce n'était plus un retard, mais un début d'absentéisme !

Dans un excès de panique, j'ai bondi jusqu'à la salle de bains, récupérant mes habits un à un au passage.

À l'intérieur de cette pièce sans fenêtre, je me suis entêté à appuyer de multiples fois sur l'interrupteur d'éclairage, mais la lampe refusait obstinément de s'allumer.

J'ai dû me résoudre à me coiffer à l'aveuglette, il faisait trop sombre pour m'apercevoir dans le miroir.

Ni une ni deux, je suis sorti de là, avec la même énergie, pour tester d'autres

équipements électriques.

J'ai dû me rendre à l'évidence : faute de courant aucun appareil n'obéissait à mes ordres.

J'ai traversé le salon en trombe à la recherche de mon sac avec mes documents de travail.

Après avoir claqué la porte de mon appartement, j'ai foncé, tel un guépard, sur le bouton d'appel de l'ascenseur.

En attendant son arrivée, j'ai jeté un regard sur mon smartphone en me demandant pourquoi il était éteint.

Sans cela, ma secrétaire m'aurait réveillé en constatant mon absence.

Comme l'ascenseur fonctionnait, j'en ai déduit que la panne de courant ne concernait que mon appartement.

Les secondes nécessaires à la descente des 38 étages allaient me permettre d'allumer mon smartphone afin d'accomplir ma première mission : téléphoner au bureau pour les informer des raisons de mon retard et surtout leur donner une estimation de l'heure à laquelle j'allais enfin arriver.

Le rendez-vous de ce matin était d'une importance cruciale pour le département publicitaire de la boîte. Le PDG de la société « 1000Foods », notre plus gros client, était venu en personne.

J'avais la lourde responsabilité de cette présentation après avoir travaillé des mois comme un forcené sur l'élaboration du concept publicitaire que je devais lui vendre.

J'ai soudainement commencé à frémir en essayant d'imaginer les conséquences de mon absence. Le blâme était une certitude, mais je craignais d'être licencié sur-le-champ face à cette inexcusable faute professionnelle.

Si le client n'achetait pas notre concept, la perte se chiffrerait en millions de dollars et, au vu de la situation économique actuelle, je ne voyais pas comment nous retrouverions un contrat de cette importance.

Durant la descente, j'ai dû m'y reprendre à plusieurs reprises pour allumer ce téléphone récalcitrant. À priori, quelque chose ne tournait pas rond dans ses

entrailles électroniques.

Le code que j'ai vainement tenté d'introduire ne me permettait plus de me connecter au réseau téléphonique.

Le résultat était chaque fois identique, à savoir : aucun effet. Même pas un bête message d'erreur m'avertissant que le code était valide ou non.

C'était bien ma veine, quand la série noire commence on ne sait jamais quand et surtout comment elle va s'arrêter.

Je n'avais aucun moyen pour prévenir de mon retard durant les vingt minutes de mon trajet en métro.

Ayant pris place dans le wagon, je frémissais de plus en plus avec une folle envie de lancer ce maudit smartphone sur le plancher du wagon rien que pour le plaisir de le voir se pulvériser en mille morceaux.

Je réajustais machinalement ma cravate tout en consultant une dernière fois les notes essentielles que j'avais imprimées pour ma présentation.

De la sortie du métro jusqu'au bureau, il y avait tout au plus deux cents mètres. Je n'avais d'autres choix que de courir.

À la moitié du chemin, j'ai déchanté.

Mon cœur battait trop vite, mon souffle s'épuisait. Et pour compliquer le tout, j'avais des vertiges mêlés à de désagréables crampes d'estomac accompagnées de nausées.

J'ai stoppé net ma course en essayant de reprendre ma respiration, tel un sportif venant de parcourir un cent mètres olympique.

Ayant l'habitude de faire du jogging, je n'avais jamais ressenti ce genre de symptôme auparavant.

J'en ai déduit hâtivement que le mélange d'alcool, de la veille au soir, y était pour beaucoup.

Malgré les douleurs au ventre, j'ai repris tant bien que mal le chemin en me forçant de garder un semblant de marche accélérée.

Le grand building vitré se dressait enfin là, devant moi.

J'ai franchi la première porte afin de poser mon badge électronique sur le capteur du deuxième portique pour qu'il puisse s'ouvrir automatiquement.

Chaque matin, le scénario était immuable. J'entrais dans le hall pour me retrouver face à l'agent de sécurité à qui je lançais cette sempiternelle réplique : « Hello Nick, bonne journée et bon courage ! ».

Vu mon retard, je devais à tout prix improviser une formule plus en phase avec cette circonstance.

Ne sachant quoi dire dans cet empressement, je me contentais de lui mimer ce qui risquait de m'arriver sous peu.

J'ai pointé mon index en direction de ma poitrine pour lui signifier que c'était de moi qu'il s'agissait, puis avec le pouce, j'ai effectué un mouvement devant

ma gorge pour imager le fait que j'allais me faire tracter, le tout accompagné d'une grimace de circonstance.

En passant si rapidement devant lui, j'ai présumé qu'il n'avait pas dû saisir le sens de mes gestes.

Je l'avais vu que deux secondes, mais bien assez longtemps pour déceler un regard douteux à mon égard, comme si j'étais un zombie sorti de nulle part.

Bien que cette question ne m'eût pas encore traversé l'esprit, je me demandais si mon allure était vraiment présentable. Je n'avais pas croisé un seul miroir depuis mon réveil et, à sa façon de me dévisager, j'ai commencé à craindre le pire en ce qui concernait ma coiffure.

Le bip dans l'ascenseur m'a averti que j'avais atteint le 15<sup>e</sup> étage.

J'ai rapidement traversé l'interminable couloir longeant les bureaux vitrés où mes collègues me dévisageaient anormalement.

Était-ce la confirmation de ce que je craignais : ma coupe de cheveux n'était pas convenable ?

Ou alors pire encore, m'aurait-on barbouillé de la teinture multicolore sur le visage durant mon sommeil ?

Si une de ces deux hypothèses était réelle, en plus du retard considérable, j'allais me couvrir de ridicule.

De toute façon, il était trop tard pour faire machine arrière. J'étais déjà posté devant la porte de la salle de conférence dans laquelle je devais effectuer ma présentation.

Mon cœur battait la chamade.

J'ai réajusté une dernière fois ma cravate en collant l'oreille contre la porte afin de me confirmer que la réunion était toujours en cours.

Je m'apprêtais à pénétrer dans l'arène, tel un gladiateur dont le sort ne lui appartient plus.

J'ai pris l'initiative d'entrer sans frapper malgré un trac qui nouait mon



estomac à un degré comme je ne l'avais jamais éprouvé auparavant.

À peine le pas de porte franchi, j'ai aperçu mon projet publicitaire sur le grand écran.

Je me suis presque senti rassuré de savoir qu'on avait réussi à le présenter sans attendre ma venue.

Mon irruption interrompit la séance.

Une quinzaine de personnes se sont retournées simultanément dans ma direction dans un silence glacial.

J'ai fait quelques pas en avant tout en ouvrant la bouche pour justifier mon retard, mais j'avais comme un chat au fond de la gorge. Aucun son intelligible ne semblait vouloir en sortir.

Je me suis souvenu qu'un fait identique s'était produit bien des années auparavant et que bon nombre de personnes seules comme moi ont déjà expérimenté. Lorsqu'on développe une extinction de voix durant son sommeil, on s'en aperçoit seulement lorsque la première occasion d'ouvrir la bouche se présente. Comble de malchance, celle-ci tombait au pire moment.

En grailant mon gosier, j'ai eu pleinement conscience de sombrer encore plus profondément dans le ridicule en émettant ce bruit incongru.

Malgré cette difficulté d'élocution, la première phrase qui a daigné sortir à peu près correctement de ma bouche fut :

— Je suis sincèrement désolé d'être en retard !

J'ai interrompu net mes excuses.

Quelque chose clochait dans le son de ma propre voix. Elle était complètement transformée. Comme si les muscles de ma gorge n'arrivaient plus à reproduire mes paroles. Je devais sûrement avoir attrapé une vilaine toux bien que je n'en ressentais aucun symptôme.

À ce stade-là, il y avait un autre élément qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Les regards qui convergeaient vers moi n'étaient pas ceux que je croisais chaque jour. Comme si j'étais un parfait inconnu armé d'un fusil, prêt à me faire justice devant cette assemblée.

Tous ces yeux, emplis d'inquiétude, braqués sur moi me bloquèrent totalement.

Je restais comme paralysé, debout sans rien dire, jusqu'à ce que mon chef se lève lentement en réajustant ses lunettes sur son nez.

— Excusez-moi, nous sommes en pleine séance pouvez-vous me dire qui vous êtes et surtout qui vous a laissé entrer ici ?

Un silence de plomb s'est instauré à la fin de sa question, c'était à moi qu'incombait la lourde tâche de le briser.

La seule hypothèse crédible à mes yeux était que l'on me faisait subir une légitime farce en guise de punition pour mon arrivée tardive. Quant à mes collègues, ils jouaient leur rôle à merveille.

Tous ces regards à mon encontre simulaient l'angoisse avec une perfection quasi magistrale.

Bon joueur, je me devais de reprendre les commandes en mettant un terme à cette comédie.

J'ai décidé de réagir de la même manière en entrant dans leur propre jeu.

J'ai fait un sourire de circonstance et j'ai répondu de ma voix gutturale :

— Comment ça, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Matt le retardataire. Je sais, je vous dois des excuses et surtout des explications pour mon retard.

J'ai parcouru l'assemblée du regard afin de visualiser l'effet que venait de provoquer ma justification. Cependant, aucune réaction positive n'est venue récompenser mon explication. On me dévisageait avec toujours autant d'anxiété.

Au même instant, j'ai entendu la porte s'ouvrir derrière moi.

En me retournant instinctivement, j'ai vu apparaître un agent de sécurité.

Il n'était pas là par hasard puisqu'un rapide coup d'œil vers mon chef m'a confirmé qu'il avait encore le doigt posé sur le bouton permettant d'appeler la sûreté.

Vu mon état de stress, j'ai estimé que la farce venait d'atteindre le summum.

J'ai regardé mon boss droit dans les yeux en le suppliant d'un ton pitoyable :